

Éthiopiennes n° 102.

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art. 1^{er} semestre 2019.

Migrations, traversées et intégrations

ABOU BAKR MOREAU, *UN PERPETUEL RETOUR EN GRACE. APRES UN RETRAIT EXEMPLAIRE DU POUVOIR POLITIQUE EN AFRIQUE*, ÉDITIONS LETTRES DE RENAISSANCES, 2018

Lorsque, le 31 décembre 1980, Senghor annonce au monde sidéré, qu'il décide, en parfait libre arbitre, de démissionner de la présidence de la République sénégalaise, il provoque, sur le terrain politique, un véritable glissement des plaques tectoniques, qui aura des répercussions profondes sur l'idée qu'on se fait de lui.

Ce retrait volontaire du pouvoir, mis en scène avec un éclat particulier par le père de la nation sénégalaise, est à lire, non pas comme le finale grandiose d'une carrière politique exceptionnelle, mais plutôt comme un archi événement, tout entier tendu vers l'avenir, un moment fondateur chargé de significations fondamentales.

Par cette sortie en scène orchestrée avec talent, le pouvoir rejoint à nouveau l'acte poétique par le haut.

Tel est le point de départ de l'essai magistral de Moreau qui s'emploie dès lors à reconsidérer, sous ce nouvel éclairage, toute l'œuvre de Senghor, personnalité charismatique qui cumule en sa personne des formes d'exemplarité rares, en suivant minutieusement tous les départs de sens qui prennent origine dans cette « *rupture inauguratrice* ».

Le lecteur est d'emblée plongé en immersion dans la vie de Senghor en compagnie d'un auteur doté d'une excellente connaissance de l'œuvre, et qui a ce qu'il faut d'admiration sans dévotion pour, loin de toute apologétique, broser le portrait de l'homme d'État, retracer les parcours, faire l'inventaire des traces et empreintes, et déployer toutes les articulations significantes et les déclinaisons multiples d'une œuvre monumentale.

Moreau entend aller à contre-courant des stéréotypes et poncifs auxquels on réduit parfois l'œuvre de Senghor et qui, comme un miroir sans tain font écran à la compréhension de celle-ci, pour mieux engager un dialogue réel avec la vraie mémoire de cette œuvre. De quelles ressources d'avenir dispose-t-elle ? À quelle ascendance se rattache-t-elle ? Vers quoi fait-elle signe ?

Questions matricielles qui entraînent une traversée de décennies de la vie politique sénégalaise, avec des allées et retours en miroir, afin de reprendre les questions à la racine pour prendre l'exacte mesure des enjeux actuels de cette œuvre.

Au commencement et à la fin de tout se tient la poésie. C'est là une thèse fondamentale de Moreau. L'activité poétique, non pas affaire de songe creux, ni de vaticination irresponsable, mais pierre de touche et levier décisif pour conduire une aventure politique, historique et éthique adossée aux plus hautes valeurs humaines. « *Ce qui demeure, ce sont les poètes seuls qui le fondent* » Holderlin.

La poésie, de par sa puissance d'appel et de fondation dans l'être, constitue le cœur battant de la pensée et de l'action senghorienne, et comme telle, elle n'est séparable ni de la dimension biographique, ni des engagements personnels de son auteur. Une intrication irréversible de la poésie et de la politique.

Le poète, vigie anticipatrice, qui se tient sur la même ligne de crête que le voyant, le prophète et le mystique, fait signe en direction de l'avenir, porte le regard en avant, très en avant de sa propre époque.

L'activité poétique, envisagée ici au plus haut niveau des références, relève de l'ordre de la transcendance, car son action n'opère pas directement sur la scène politique rivée à l'urgence et à l'éphémère, mais elle se situe au-delà, à l'écart des intérêts immédiats, des calculs mercantiles, des bassesses et des mensonges, et elle permet de se prémunir des séductions de l'or et des pulsions démoniaques du pouvoir ; du coup, elle donne du sens, modère l'individualisme, nourrit un humanisme civique. Une poésie de l'action qui régit un style de politique, et sculpte une politique stylée.

S'impose à Moreau un « retour amont » pour explorer l'ascendance à laquelle se relie Senghor, pour faire la généalogie des idées (somme de valeurs, de règles et de principes tournées vers le progrès) qui ont gouverné les choix de cet homme d'état, homme d'ordre, de hiérarchie et d'autorité, attaché aux rites et aux formes, avec en surplomb la parole poétique qui précède son action et lui permet, en stratégie, de piloter l'État avec doigté.

Cette enquête archéologique menée par Moreau, en pisteur obsessionnel des idées met à jour un savoir encyclopédique, étymologiquement circulaire, où ne cessent de se croiser et de se recroiser les lignes aimantées des réflexions de ces géants sur les épaules desquelles il écrit, et qui se font compagnons de sa pensée.

Les grandes figures de la pensée et les géants de l'histoire universelle (Solon, Plutarque, Hugo, Claudel, Péguy, Saint John Perse, Lamartine, Lincoln, Bonaparte, De Gaulle) tiennent toute leur place à travers un tournoiement de citations d'une variété et d'une pertinence rares.

C'est que la république se fait avec esprit, et Senghor incarne la dignité du politique, dans les mots qu'il prononce, dans son style de gouvernement, dans ses comportements, ses tactiques et ses orientations.

Le père tutélaire de la nation sénégalaise a su tenir tous les leviers et les activer, pour faire face aux défis socio-économiques certes, mais surtout pour mettre en place les fondations nécessaires à l'édification d'un État moderne, l'armature administrative autant que la chaîne de commandement, toute une architectonique en fait, dont les éléments liés les uns aux autres font système.

Et surtout, il a façonné les assises symboliques mêmes de la nation, ce « commun vouloir de vie commune », à travers un ensemble systématique de pratiques, de paroles, d'institutions et d'œuvres destinées précisément à institutionnaliser les valeurs, c'est-à-dire les vérités fondamentales auxquelles nous devons ordonner nos existences collectives. Nous tenons à Senghor parce que Senghor nous tient : c'est lui qui a mis au point les mécanismes qui ont structuré le logiciel de la nation ; de lui, nous tenons ce sentiment d'un destin commun : un récit qui donne figure et sens à la communauté, un *telos* spécifique, c'est-à-dire une tension collective vers un but commun, et un ordre politique et économique qui protège la collectivité des virtualités destructrices.

En outre, il a su inventer une politique étrangère non alignée, imprégnée de souverainisme, dont le rayonnement a été sans commune mesure avec le poids économique réel de notre pays.

Ce premier président qui aime l'école et l'honneur, a fait passer les écrivains et les penseurs au premier plan, mettant la culture, comme force motrice essentielle de l'Histoire, aux avants postes de l'État éducateur. Ce qui lui a permis de faire tenir la nation en équilibre entre unité et diversité, tradition et modernité, enracinement et ouverture, en une symbiose dynamique de ses diverses composantes ethniques, confrériques et religieuses.

Un édifice fragile qui menace de se craqueler, sous l'effet conjugué des sorties de route répétées des successeurs que Moreau ne ménage guère. (Était-il nécessaire, pour mieux lustrer l'image de Senghor, de pilonner ses successeurs ?)

En tout cas, Moreau a acéré sa plume en la plongeant dans l'actualité la plus immédiate, tournant et retournant le scalpel autant dans les micro-événements que dans les grandes questions, pour livrer un diagnostic sans appel des pathologies de notre présent, de la corruption de la vie publique, des manèges imprudents de la Constitution, du système de prédation partout en vigueur, des tentations identitaires et de leur instrumentalisation politique.

Le regard critique sur notre devenir collectif se ramène à la litanie délétère des défaillances et des errements qui s'additionnent, faisant apparaître l'ère senghorienne comme une sorte de parenthèse enchantée de notre Histoire récente, nonobstant certains points noirs que Moreau lui-même signale, comme la mort tragique en prison d'Omar Diop Blondin, brillant normalien agrégatif de philosophie.

Cet ouvrage tout en rigueur, simplicité et clarté d'un passeur éclectique et méticuleux, très attentif à la qualité des mots et à l'élégance de la phrase, ouvre des pistes, et permet de frayer des chemins, d'alimenter des réflexions, de relancer des questions, de stimuler des débats, afin de scruter notre éthique collective, et de nous expliquer longuement, minutieusement, intensément avec notre roman national.

Cet essai aussi étincelant qu'acéré remet en mouvement la pensée de Senghor et prend le pouls des questions qui agitent notre présent en vue de retrouver le cap afin de nous orienter dans les dédales d'un futur incertain, et que puisse être restaurées la crédibilité politique et la confiance en l'action publique.

D'un livre à l'autre¹, Abou Bakr Moreau, spécialiste des études anglo-américaines, déploie, en véritable tâcheron universitaire, une pensée singulière qui s'enrichit de nouvelles thématiques mêlant une érudition sans pédanterie à une profondeur de vue pour multiplier les types d'analyse, avec une prédilection particulière pour des références précises et variées qui forment rempart et viennent structurer le texte.

Cette interprétation régénératrice, avec l'amplitude de significations qu'elle convoque, permet d'ausculter « cet héritage qu'on a reçu indivis » (Char), afin de revivifier le legs senghorien, et le proposer comme viatique et contrepoison. Un ressourcement républicain, en somme.

Cette publication de belle facture des Éditions Lettres de Renaissances, composée, et conçue, et rédigée avec un soin de bénédictin par un intellectuel libre dans sa trajectoire et ses références, se recommande par ses démonstrations méticuleuses, étayées, convaincantes ; livre qui somme le lecteur à se mettre à sa propre hauteur pour aller plus loin.

Mamadou BA, UCAD

¹ Abou Bakr Moreau, *Léopold Sédar Senghor et Walt Whitman, Pour l'idéal humaniste universel*, Paris, L'Harmattan, 2010.